



# 1856 Dorugu, un voyageur haoussa en Europe

Camille Lefebvre

► **To cite this version:**

Camille Lefebvre. 1856 Dorugu, un voyageur haoussa en Europe. Romain Bertrand, Hélène Blais, Guillaume Calafat, Isabelle Heullant-Donat (  d.). L'Exploration du monde, Une autre histoire des Grandes Découvertes, Seuil, 2019. halshs-02982700

**HAL Id: halshs-02982700**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02982700>**

Submitted on 23 Nov 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## 1856

### Dorugu, un voyageur haoussa en Europe

Du Borno à Tombouctou, puis de Tripoli à Malte :  
l'ancien esclave entré au service des membres de l'*African Mission* a raconté le parcours de son voyage  
jusqu'à Londres ainsi que son séjour en Europe. On doit aussi  
à Dorugu, avec le linguiste James Frederick Schön,  
le *Magána Hausa* : les langues africaines deviennent  
objet d'investigation.

par **camille lefebvre**<sup>1</sup>

À Londres, en 1856, un explorateur amusé observe le rituel d'un repas mondain : « Ouvre tes oreilles et écoute les plaisirs d'un diner anglais : mari et femme mangent à la même table, on sait quand cela commence mais jamais quand cela finit, et lorsque l'on souhaite parler, il faut demander l'autorisation sous peine d'être accusé d'impolitesse ». S'ajoute au registre de ses étonnements, le comportement public des couples : un époux peut afficher sans aucune honte son inquiétude pour sa femme lorsque celle-ci se cogne la main contre la table. La chronique de ce séjour en Europe comprend entre autres la peinture d'un premier voyage en train, le récit d'une rencontre avec le géographe Petermann, une description des ustensiles étranges utiliser pour manger, celle des sonnettes pour appeler les domestiques, et des observations sur la taille si fine des femmes européennes et leur peau semblable à de la craie.

---

<sup>1</sup> This research has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme, ERC-STG 2017 Grant agreement n° 759390

Ces descriptions font partie du récit autobiographique en langue haoussa d'un jeune voyageur appelé Dorugu, qui au cours des années précédentes a parcouru le Kanem, franchi le lac Tchad, rallié Tombouctou, travers   le désert et embarqué depuis Tripoli pour Londres et Hambourg, *via* Malte et Marseille. Ce type de récit repose sur des pratiques d'oralité très importantes dans la société haoussa du XIX<sup>e</sup> siècle, dans laquelle le langage joue un rôle clef au quotidien. Dans les maisons, les campements et les villages, les activités sont rythmées par des chants, des récits, des proverbes, des contes, des devinettes et des jeux de langue que chacun, femmes et enfants compris, conserve dans sa mémoire, et que l'on se raconte à la veill  e. Les discours biographiques ou autobiographiques et les récits de voyage racontés à haute voix appartiennent au répertoire de cette oralité performative dont les textes sont composés sur le moment ou mémorisés.

Mais comment ce jeune haoussa de Kantche (Niger actuel) est-il arrivé à Londres, et surtout, comment son récit nous est-il parvenu ? La présence d'individus originaires du continent africain en Europe, notamment à Londres, au XIX<sup>e</sup> et même au XVIII<sup>e</sup> siècle était, on le sait aujourd'hui, bien moins extraordinaire qu'on ne l'a longtemps pensé. Les explorateurs croisent souvent sur le continent africain des individus, femmes et hommes, qui leur racontent des trajectoires de vie sur plusieurs continents : certains ont visité l'Europe comme domestiques, d'autres au sein des suites des envoyés diplomatiques du Maghreb, notamment de Tripoli. Mais ces serviteurs, souvent de statut servile, n'ont la plupart du temps laissé que des traces indirectes dans les archives diplomatiques ou dans les ouvrages des explorateurs. Si le récit de Dorugu nous est parvenu avec de moindres médiations, c'est que ce jeune homme s'est trouvé par hasard à la confluence de deux mouvements d'intérêt : celui de la curiosité pour la géographie de l'intérieur du continent africain, qui motive l'exploration, et celui pour les langues africaines, leur identification, leur recueil et leur description.

En effet, si Dorugu est arrivé un jour à Londres, c'est parce qu'il a croisé sur sa route, à Kukawa (Nigéria actuel), en 1851, Adolph Overveg, l'un des membres de l'*African mission*. Formée des trois explorateurs européens James Richardson, Adolph Overveg et Heinrich Barth, accompagnés d'une soixantaine d'hommes armés recrutés en Libye et de bagages volumineux, cette mission avait pour objectif d'explorer l'intérieur du continent. Après une difficile traversée du désert, qui a eu raison de James Richardson, Overveg, temporairement basé à Kukawa où il attend l'arrivée de Barth, part en expédition pour le Kanem : il engage, pour l'accompagner et s'occuper de ses chameaux, un esclave d'une douzaine d'années appartenant à un commerçant arabe de la ville. Issu d'un milieu très modeste de petits paysans, ce dernier a été capturé enfant dans son village natal lors d'un raid esclavagiste des troupes du sultan du Damagaram. En effet, son village se trouve dans la petite région indépendante de Kantche aux frontières des sultanats du Bornou et du Damagaram et est pillé tour à tour par chacun d'eux. Une fois esclave Dorugu, a été emmené    Zinder, y a été vendu, puis à Kukawa où il a été revendu à un marchand arabe

Satisfait des services rendus par le jeune esclave, Overveg décide, lorsqu'il rentre à Kukawa, de le racheter à son maître et de l'affranchir. Désormais libre, le jeune Dorugu entre alors volontairement à son service et continue de l'accompagner. Quand l'explorateur meurt à son tour d'une fièvre, en octobre 1852, Barth, le dernier survivant de l'expédition, décide de garder avec lui Dorugu, ainsi que le second serviteur d'Overweg, Abbega, et de les emmener à Tombouctou. Barth souhaite apprendre le haoussa, la langue véhiculaire de la région, laquelle est depuis les années 1840 l'objet d'un intérêt important chez les linguistes européens. Partager son quotidien avec un jeune haoussa est un moyen idéal de s'en rendre maître.

Pendant près de trois ans, Dorugu et Abbega suivent Barth dans ses déplacements, à la fois comme serviteurs, compagnons de voyage, informateurs et intermédiaires. Lorsqu'il s'apprête à rentrer en Europe, en 1855, Barth leur propose de l'accompagner. S'il déclare aux autorités du consulat britannique de Tripoli qu'il souhaite les éduquer dans la foi chrétienne pour qu'ils puissent devenir missionnaires dans leur pays, Barth évoque surtout, dans ses ouvrages scientifiques, le rôle crucial d'informateurs que jouent auprès de lui ses deux compagnons, notamment pour ce qui concerne ses travaux linguistiques. C'est d'ailleurs autour de cette question de la langue qu'Abbega et Dorugu se retrouvent pris dans une bataille qui oppose Barth au linguiste et missionnaire James Frederick Schön, chacun désirant conserver Dorugu auprès de lui. C'est finalement Schön qui réussit à garder Dorugu à ses côtés, contre la volonté de Barth, qui ne le lui pardonnera pas.

Dans le contexte du développement de l'intérêt pour les langues africaines – leur identification, leur recueil et leur description –, le kanouri et surtout le haoussa, en tant que langues véhiculaires dans une large partie de l'Afrique de l'ouest, ont été des objets privilégiés d'investigation, notamment de la part des missionnaires de la Church Missionary Society. James Frederick Schön a participé à l'expédition du Niger en 1841 et a passé quatre ans en mission en Sierra Leone, de 1843 à 1847 : il s'y est passionné pour la langue haoussa après avoir rencontré des esclaves libérés haoussaphones à Freetown. En 1847, il rentre en Europe pour raisons de santé : il y est reconnu comme un spécialiste de la langue haoussa, et ce bien qu'il n'ait jamais mis un pied dans des régions où l'on parle haoussa. L'arrivée d'un jeune haoussaphone à Londres est pour lui l'occasion inespérée de reprendre ses recherches malgré son éloignement des terrains africains. Il contacte Barth et lui demande de lui envoyer Dorugu afin qu'il puisse travailler avec lui. Commence alors une collaboration de plusieurs années qui aboutira à la publication de quatre ouvrages : une traduction de la Bible, une grammaire, un dictionnaire et un recueil de récits, de proverbes et de contes – laquelle contient l'autobiographie de Dorugu. Ce texte composé oralement par Dorugu est écrit sous la dictée par le savant, qui note au fur et à mesure, même quand la pensée de Dorugu s'éloigne du propos originel et devient réflexive. Ainsi, alors qu'il est en train de décrire le fameux diner anglais, Dorugu fait une pause narrative et s'adresse à Schön, qui continue de transcrire :

Camille Lefebvre, « 1856. Dorugu, un voyageur haoussa en Europe », in Romain Bertrand, Hélène Blais, Guillaume Calafat et Isabelle Heullant-Donat, *L'Exploration du monde, Une autre histoire des Grandes Découvertes*, Paris, Seuil, 2019, p. 445-450.

*« Maintenant je t'ai donné beaucoup d'histoires, tu as aimé, toi l'amoureux de la langue haoussa, tu as trouvé des mots nouveaux ? Chaque fois que tu trouves un mot nouveau, tu sautes de joie. [...] Je suis fatigué de parler, je vais me coucher, ta main n'est-elle pas fatiguée d'écrire ? »*

Cette autobiographie d'une centaine de pages, au ton tantôt drôle et tantôt grave, offre un véritable contrepoint africain au récit d'exploration de Barth, puisque Dorugu y décrit le même parcours, du Bornou à Tombouctou, puis de Tripoli à Malte, avec ses yeux de tout jeune homme. Il s'y ajoute le récit de son séjour européen. Dans une lettre que Barth écrit en haoussa à Dorugu en mars 1856, alors qu'il pense que celui-ci s'apprête à rentrer, l'explorateur lui dit :

*« Tu es intelligent par la grâce de Dieu et son pouvoir. Les gens vont dire ce garçon est parti jusqu'en Europe, il a vu leurs villes, il a appris leur caractère, son caractère est bon. Va en paix, va dans la ville des noirs et salue-les de la part d'Abd el Kerim (Barth), leur ami, salue-les tous et dis leur que les gens d'Angleterre sont bons, qu'il n'y a pas comme eux dans tout le monde, avec les gens de Hambourg, avec les gens de la ville de leur ami Petermann. Et n'oublie pas, les gens noirs, eux, ils ont fait de toi un esclave, et les gens blancs, eux, t'ont donné la liberté. »*

Barth semble donc considérer Dorugu comme un explorateur ayant acquis par son voyage des connaissances qu'il pourra capitaliser à son retour, en se faisant un intermédiaire entre les deux continents. Dorugu passe près de huit ans en Europe, auprès de Schön, il y apprend à parler anglais, ainsi qu'à lire et à écrire. En 1857, il est baptisé à la Mission House de Chatham. Le volume que Schön et lui produisent, *Magana haoussa*, est aujourd'hui une des traces les plus anciennes de la vivacité de la littérature orale et de la culture populaire haoussa, y compris dans les milieux paysans. Lorsque Dorugu rentre sur le continent africain, en 1864, il vit jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle modestement dans la région de Kano (Nigéria actuel), où il sert d'instructeur de haoussa à plusieurs administrateurs coloniaux. A sa mort, sa famille découvre à son grand étonnement un trésor qu'il avait constitué en secret, une collection éclectique d'objets européens : des dizaines de paires de lunette, des boîtes de biscuits jamais ouvertes, des vêtements brodés au nom de tous les explorateurs européens qu'il avait servis, des pièces d'or et d'argent pour près de 250 livres sterling.

Cette trajectoire fascinante nous invite à poursuivre les recherches sur les voyageurs du continent africain en Europe, ainsi qu'à tenir compte, pour ce faire, de la richesse des matériaux en langues africaines collectés aux xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles.

Camille Lefebvre, « 1856. Dorugu, un voyageur haoussa en Europe », in Romain Bertrand, Hélène Blais, Guillaume Calafat et Isabelle Heullant-Donat, *L'Exploration du monde, Une autre histoire des Grandes Découvertes*, Paris, Seuil, 2019, p. 445-450.

Archives de la Church Missionary Society, Papers of James Frederick Schön, ACC 78 F3 (Dossier correspondance Barth/Schön : lettre de Barth à Schön et Dorugu du 3 mars 1856), Cadbury Library, Université de Birmingham.

« Dorugu », in SCHÖN, James Frederick, *Magána hausa. Native Literature, or Proverbs, Tales, Fables, and Historical Fragments in the Hausa Language. To which is added a translation in English*, Londres, Society for promoting Christian knowledge, 1885.

DORUGU, James Henry, et MAIMAINA NA JEGA, Muhammadu, *West African Travels and Adventures : Two Autobiographical Narratives from Northern Nigeria, the Life and travels of Dorugu, the Story of Maimana of Jega, Chief of Askira, as Told by Himself*, translated from Hausa and annotated by Anthony KIRK-GREENE and Paul NEWMAN, Londres, Yale University Press, 1971.

BIVINS, Mary Wren, *Telling Stories, Making Histories: Women, Words, and Islam in Nineteenth-century Hausaland and the Sokoto Caliphate*, Portsmouth, Heinemann, 2007.

LEFEBVRE, Camille, « Un esclave a vu le monde. Se déplacer en tant qu'esclave au Soudan central (XIXe siècle) », *Locus. Revista de História*, 2012, 35 (2), p. 105-143.